

commencé à subir les premières défaites, et que les États-Unis se firent de plus en plus entendre, que l'organisation internationale a pu jouer un certain rôle de médiation, par l'intermédiaire du général Obasanjo du Nigéria. Encore que l'attitude conciliante de l'Éthiopie, en pleine euphorie de la victoire, ait été fortement et fermement dictée par son allié soviétique. Car sans cela, aucune médiation n'aurait été possible.

Bien que chaque pays africain ait réclamé le respect de la charte de l'Organisation de l'Unité Africaine qui stipule, entre autre, que les frontières héritées du colonialisme ne doivent pas être contestées par les armes, aucun d'entre eux n'est intervenu pour aider l'Éthiopie. Cette dernière, submergée d'armes en provenance des pays communistes et socialistes amis, ne pouvait compter que sur l'engagement croissant des Cubains pour intervenir directement sur le front, hier en Ogaden, aujourd'hui en Érythrée et dans les provinces du Nord.

Quant au rôle d'Israël dans les conflits, son désir de rester dans l'ombre rend difficile toute analyse de sa présence dans ce pays. Il a œuvré cependant à soutenir le régime militaire du Deurg en lui expédiant des armes. Il est impossible de dire si du personnel (conseillers militaires) ont été ou sont encore à l'œuvre dans les camps d'entraînement, à la périphérie de la capitale, où l'on encadre les nouvelles forces armées éthiopiennes et les milices populaires. Il est important de se rappeler, pour comprendre la présence d'Israël dans ces conflits, que celui-ci a subi de nombreux revers dans sa politique africaine et que seul, à ce moment, le gouvernement (impérial) éthiopien n'a pas rompu ses relations diplomatiques avec Jérusalem. Sa présence en Éthiopie peut donc s'interpréter comme un geste de reconnaissance, mais aussi comme un désir de conserver une base en Afrique pour être un jour en mesure de renouer avec ses anciens amis sur ce continent.

Conclusion

Même si le dénouement rapide des événements dans l'Ogaden mettait fin au rêve du président Barré de reconstituer la «Grande Somalie», la situation en Éthiopie est encore loin d'être revenue à la normale.

L'Érythrée est toujours, en effet, contrôlée en majeure partie par les différents mouvements de libération de la province. Grâce à la force d'intervention cubaine (plus de 17,000 hommes) et à l'appui de techniciens soviétiques, la situation des forces armées éthiopiennes, littéralement assiégées dans les grandes villes depuis des années, pourrait s'améliorer. Mais, il serait faux de croire qu'il se produira un dénouement aussi rapide du conflit érythréen que de celui de l'Ogaden. Trop de facteurs (géographique, social, militaire) différencient les deux fronts. De plus, il est important de souligner qu'il s'est opéré depuis la fin du conflit somalo-éthiopien et le changement

de théâtre d'opérations, un changement parallèle d'alliances et d'attitudes de certains pays. En effet, la Libye, bien qu'elle soutenait fermement la junte militaire contre l'invasion somalienne, a toujours constitué un appui actif à la cause érythréenne. De plus, les puissances régionales, soient l'Iran et l'Arabie Saoudite surtout, ne désirent nullement voir une partie aussi importante de la route du pétrole menacée par les Soviétiques. Ce sont principalement pour ces raisons que l'expédition soviéto-cubaine en Érythrée ne sera pas une chose aussi aisée qu'on pourrait le croire. Si victoire il devait y avoir pour les mercenaires cubains, elle coûtera fort cher en hommes, en armes et en prestige.

L'Éthiopie, quant à elle, devra certainement vivre encore pendant plusieurs années dans l'instabilité, la répression et la dépendance de l'extérieur tant que toutes les oppositions internes, en Érythrée et dans les provinces du Nord, ne seront pas totalement éliminées. Or cela pourrait être long, puisque cette région nord se prête particulièrement bien aux opérations de la guérilla. Nous assisterons sans nul doute à une reprise de ce qui se passe en Angola où Cubains et soldats du MPLA sont constamment harcelés dans le Nord du pays et où ils s'enlisent dans une guerre contre les insaisissables guérilleros du FLNA. Une véritable expérience cubaine de ce que fut le Vietnam pour les Américains.

La Somalie cherche à s'installer actuellement dans l'après-Ogaden avec tout ce que cela comporte d'insatisfaction populaire provoquée par la défaite. Il n'en demeure pas moins que sur le plan international, ce pays fait face à un certain dilemme actuellement. En effet, après avoir été successivement trahi par l'Union soviétique et abandonné par les États-Unis, vers qui aujourd'hui se tourner pour procéder à la reconstruction économique du pays? Car, visant toujours des avantages géographiques dans la corne de l'Afrique, les deux super-puissances n'ont pas perdu de temps et ont commencé à courtiser Mogadiscio et lui offrir leur aide respective.

L'Union soviétique sort sans nul doute vainqueur de ce premier «round» où elle a gagné une reconnaissance sans limites d'un régime militaire voué à la disparition. Ainsi assuré d'une puissante base en Éthiopie, et surtout après avoir presque complété une ceinture de pays «amis» tout le long de la côte Est de l'Afrique (il ne manque plus que la Somalie), le Kremlin vise aujourd'hui à s'assurer les avantages que pourraient lui apporter l'Érythrée.

Pour ce qui est des États-Unis, leur intervention verbale limitée de dernière minute, basée entièrement sur de bonnes intentions, il est vrai, et sur le droit international, ne leur a pas été très profitable dans cette région stratégique. Le bilan est nettement négatif si l'on considère qu'après l'Angola, le Mozambique et plusieurs autres pays, les Soviétiques ont réussi à s'implan-